

Jacques, professeur malgré lui.

Préambule

C'est le hasard qui m'a fait rencontrer Jacques Marchadier. C'était en 2009. Le docteur Patureau m'avait fermement invité à faire du sport alors que ce genre d'activité m'est tout à fait étranger. Alors, pour répondre à l'injonction de mon toubib, j'avais pris l'habitude de me lever tôt et d'aller prendre un café-croissant au Café des Sports, à environ un km de la maison. Ces deux mille mètres à pied quotidiens satisfaisaient Patureau parce que je lui en avais annoncé le double.

Bref, un matin de septembre alors que je grignotais un croissant préalablement trempé dans un café crème allongé, un type qui était accoudé au comptoir, se tourne vers moi et me demande de lui prêter quelques pages de mon journal, les pages consacrées aux sports.

- Je n'en ai pas pour longtemps, vous voulez bien ?

Je lui tends les deux ou trois feuilles désirées :

- Vous pouvez les garder. Moi, le sport...

J'ai achevé mon déjeuner et me suis replongé dans ma lecture. Il s'agissait d'une histoire de taxe carbone, du prix de la tonne de dioxyde de carbone, et autres considérations écolo-politiques. Le lendemain, le type était encore là. J'ai pris les devants en lui proposant d'emblée les pages convoitées et nous avons échangé quelques mots. Il s'appelait Jacques, Jacques Marchadier. Il s'ennuyait un peu dans cette ville où lui et son épouse étaient en transit.

- En transit ? Comment ça ?

- Il nous arrive un truc peu ordinaire...

- Ah ?

- Je viens de prendre ma retraite. Figurez-vous que nous devons nous retirer dans le sud, dans notre maison dont la construction n'est pas terminée, loin s'en faut. Nous avons prévu de mettre en vente notre appartement un peu avant de déménager. Nous avons pris pour cela l'attache d'un agent immobilier qui, sur le champ et à notre grande surprise, nous affirme avoir un client qui lorgne sur notre bien depuis longtemps. Ce client serait même prêt à nous le payer au-dessus du prix du marché, à condition toutefois que l'affaire se fasse sans délai. Etonnés, mais appâtés par cette offre hors normes, nous avons accepté. Dès lors nous étions à la rue et il fallait trouver un gîte ! C'est alors que la sœur de ma femme a proposé de nous héberger, ravie de rompre sa solitude. Une aubaine : les deux sœurs profitent l'une de l'autre et nous économisons une année de loyer. La vie serait belle sauf que nous sommes loin de notre projet de construction et que je m'ennuie ici, dans cette ville qui ne m'est pas familière.

Ce jour-là, la conversation allait bon train et, sans doute parce que la glace était rompue, nous nous sommes racontés l'un à l'autre. Le tutoiement s'est vite installé. J'apprenais qu'il était tout juste retraité de l'enseignement et que sa carrière fut atypique. Allez savoir pourquoi je m'accrochais à son récit, à son rapport à l'école, à la manière dont il en parlait ainsi qu'aux observations et aux analyses qu'il rapportait. Il me plaisait, à moi qui suis étranger au monde de l'éducation, d'entendre tout cela. Il parlait et exposait avec simplicité, aux antipodes des discours abscons que l'on nous sert souvent dès qu'il est question de pédagogie.

Je l'écoutais donc avec plaisir. Comme il ne tarissait pas sur le sujet, je lui ai demandé s'il accepterait, pendant ce quart d'heure quotidien passé au café, de me conter plus en détail sa carrière, l'école et lui, en somme. Je m'attendais à un refus, d'autant que je lui demandais en sus l'autorisation de prendre des notes. Mais j'avais tort et je fus surpris par la réponse d'un Marchadier enthousiaste, proposant même que je

l'enregistre, ce qui ferait gagner du temps car nous n'allions quand même pas passer nos matinées au bistrot ! Mais il insista sur une condition, exigeant que si je m'avisais de vouloir publier, ou même de simplement évoquer son récit devant quelque assemblée que ce soit, je devrais rendre les personnes et les lieux méconnaissables. Il suggéra pour cela que je change les noms des villes, des villages, des établissements scolaires et des personnages.

- *Et pourquoi cela ?*

- *Parce que je ne te rapporterai pas que du bien des personnes que j'ai côtoyées pendant toutes ces années. Je formulerai inévitablement des critiques sur ce que j'ai pu observer au long de ma carrière et certaines de ces critiques pourraient être désobligeantes. Je serais alors malheureux de savoir qu'une personne, même une seule, se reconnaissant dans cette histoire, puisse se sentir agressée et en soit blessée car mes jugements, on pourra bien considérer que ce sont des jugements, ne sont fondés que pour et par moi, moi qui ignore ce que d'autres pourraient en penser. J'ajouterai que j'ai sans doute été moi-même auteur d'actions pédagogiques critiquables. J'ai côtoyé beaucoup d'enseignants, j'ai admiré les méthodes de certains tout comme j'ai fortement réprouvé les actions et les attitudes d'autres. Tu trouveras, dans ce que je te dirai de mon vécu, des appréciations sévères que tu ne partageras peut-être pas. Cela ne fait rien et, si tu acceptes le contrat, je te raconterai sans fioritures, sans précautions et en relatant aussi exactement que ma mémoire me le permettra, ce que j'ai vécu se rapportant à l'école.*

Nous nous sommes retrouvés le lendemain, au même endroit.

Marchadier engagea la conversation sur un petit livre qu'il tenait dans la main. L'ouvrage était un peu abîmé et sa reliure trahissait son ancienneté.

« As-tu entendu parler des « *Rimiaux d'Anjou* » ? »

« Ma foi, non ! »

« Ce sont de petites histoires de la vie de tous les jours, écrites en vers. Elles sont souvent humoristiques et parfois d'une grande poésie. J'ai

découvert ces écrits lors d'un séjour près d'Angers, dans le Maine et Loire. Les « *rimiaux* » étaient lus le soir à la veillée. Ce sont « *des raconteries, des rabâteries, des rigourdaines* » qui appartiennent au folklore angevin. Les textes en sont écrits en langue angevine, langue dont les locaux étaient fiers : « *Un langage vraiment ancien, c'ti-là même qu'écrivit un app'lé Rabelais, ein gâs qu'on a point cor' égalé, à c'qui disaient en tout' la France, qu'c'est le vieux français d'auterfoés* ». Ce langage fut pourtant moqué, en particulier par les « *villotiers* (1) ». C'est ainsi qu'en réaction, nombre de rimiaux vantaient le parler de l'époque et le mode de vie des paysans, sans se priver de dénigrer les « *villotiers* », leurs « *affutiaux* » (2) ridicules et leurs habitudes étranges !

(1) Villotiers : gens de la ville

(2) Affutiaux : habits

Les auteurs n'imaginaient pas que leurs petites histoires puissent être imprimées parce que le rimiau était une tradition orale, mais aussi parce qu'ils pensaient que leurs œuvres n'en valaient pas la peine et, lorsqu'un nommé Marc Leclerc s'avisa de publier le petit livre que je te montre là, il lui sembla utile d'y ajouter « *l'avertissement* » suivant :

Avartissement -

*Maint'nant que l'vin est tiré,
Mon cher gâs, faut que j'te dise
Qu't'es vanté point ben r'naré,
Et qu't'as p't'êt' fait ein bêtise :
Ces berdin'ries qu't'as rimé,
Crais-tu qu'c'était ben utile
D'les fair' mettre en imprimé,
Pour que les messieurs d'la ville
Te prenn'ent pour ein adlaisi ?
Pour eux t'es rien qu'ein pétzouille :
I pens'ront qu't'es eine andouille...
Tu dis les chous' coume a sont*

Sans s'ment y mett' ed magnières ;
 Tu leû racont's sans façon
 Des histoèr' ben ordinaires,
 Des affair' qu'tout l'mond' comprend
 Sans s'douner mal à la tête...
 Fait-î qu'tu séy' ignorant !
 T'agis coume ein' foutu bête :
 Si t'avais charché midi,
 Coume qu'on dit, à quatorze heures,
 Tu s'rais ben sûr applaudi :
 L'mond' diraient : « A la bounne heure !
 V'là n'ein gâs point emprunté !
 J'comprenons rin en toute
 En c'qui nous a raconté,
 Mais c'est quand on n'y voét goutte
 Que c'est la parfait' beauté ;
 La Pouasie, c'est l'Mystère...
 L'Mystère, c'est l'Osscurité...
 Acoutons ! ya qu'à nous taire
 Et fair' croèr qu'on y voét' clair !
 Et îs rest'raient la goul' bée,
 Coume ein viau d'avant ein ch'min d'fer...
 Mais toé, tu n'as point d'idée,
 T'as des mots point distingués
 Pour raconter sans malice
 Des cont's pas ben compliqués :
 Crais-tu donc qu'ça réussisse ?
 Mais qui donc, tu m'dis rin ?
 C'est-î qu't'as rin à répondre ?
 Ah, oui ! j'counnais ben ton r'frain :
 Faut laisser berdasser l'monde !

(3) Ben R'naré : bien malin

(4) Vantié : se prononce « vanquié », signifie « peut-être »

Et Marchadier d'ajouter :

« J'ai tellement souvent été obligé d'écouter ou de lire des choses simples exprimées dans un langage inutilement travaillé, inutilement

précieux et, pour tout dire, ayant la prétention de parer d'une dorure pseudo-scientifique d'anodins propos, afin que l'on puisse bien comprendre combien leurs auteurs sont doctes, que je déteste l'utilisation des langages abscons. Cela ne sert à rien et cela me révulse. On peut d'ailleurs s'en amuser et je ne résiste pas à te faire profiter d'une caricature du genre, imaginée par l'éditorialiste d'un hebdomadaire qui écrivait : *"Le schème différentiel et le morphème discriminant subsument les paradigmes protoethniques, tandis que l'habitus incrémente l'épenthèse et ordalise l'amuissement, ce qui confère aux triphthongues, aux vélaires et même à certaines voisées un paroxysme de dessiccation cognitive, et à la désinence comme à la diacritique une subversion performative endogène. »*

Alors, puisque tu veux enregistrer mon histoire, j'imagine qu'un beau jour tu voudras la publier, je le sens. Alors, si c'est le cas, tu me feras plaisir de la commencer par cet « *avertissement* » pour un « *cont' pas ben compliqué* », parce que j'éviterai absolument, dans ces confidences, de recourir à quelque langage inutilement alambiqué ou quelque exposé de théorie pédagogique « *évolué* » et parce que moi, comme les « *chers gâs d'Anjou* », je parle simplement ! »

Alors voilà, j'ai écouté. J'ai enregistré. Et puis, bien plus tard, j'ai éprouvé le besoin de coucher tout cela sur le papier. J'avais l'idée que ce témoignage pourrait être utile. Utile à qui ? Je n'en sais rien. Mes enfants ne sont pas enseignants et mes petits enfants ne le seront sans doute pas. Peut-être aussi parce que l'histoire de Jacques Marchadier nous montre comment, à défaut de vocation et à défaut de formation initiale pointue, il s'est forgé quelques convictions pédagogiques et didactiques qui n'étaient pas toujours en phase avec les modernités de cette "science" très inachevée qu'est la pédagogie. Et puis j'aime bien écrire et c'est pour ça, et peut-être seulement pour ça.

Lorsque j'eus terminé ce travail de scribe, j'aurais aimé le faire lire à Jacques, juste pour avoir son avis, juste pour savoir si je n'avais pas

dénaturé son propos, juste pour lui dire que j'avais pris plaisir à le faire. Mais Marchadier avait quitté la ville et la manière dont il avait formulé ses adieux ne m'avait pas plu :

- "*Alors tu pars ?*"

- "*Et oui, les travaux de la maison sont finis. Tu sais, nous en sommes vraiment heureux !*"

- "*J' imagine. Mais tu ne m'as jamais dit où se trouve ta maison*".

- "*Dans le Sud.*"

A son intonation comme à son regard, je compris que c'était "*Dans le sud, point.* ", et qu'il aurait été vain d'insister. Je trouvais quand même étrange que ce type-là, après s'être livré totalement, m'oppose une telle fin de non-recevoir. J'ai souvent tenté de comprendre. Voilà qu'il se désintéressait subitement de ses confidences, abandonnées avec si bel enthousiasme ! Il manifestait ainsi une distance presque méprisante par rapport à tout ce nous avions enregistré, mais aussi à mon égard, et cela me blessait. J'ai pensé que s'il s'était livré, c'était à la manière de qui se décharge d'un fardeau de trop de choses ruminées depuis trop longtemps. Je le voyais sous un nouveau jour, comme s'il venait enfin de se libérer d'une encombrante obsession. Un genre de "*sparadrap du capitaine Haddock*" dont mon dictaphone lui a permis de se détacher : "*Bon débarras !*" Et c'est certainement pour cela qu'il m'a sèchement répondu, "*Dans le Sud*", coupant court à la discussion et coupant définitivement les ponts. Je comprenais mais j'étais déçu et, malgré tout, honoré de la confiance qu'il m'accordait car rien ne l'assurait que je respecterais le contrat que nous avions passé ensemble. Et puis je me suis, moi aussi, désintéressé de l'affaire et je suis passé à autre chose.

Bien plus tard, en 2018, en faisant du rangement, j'exhumai d'une caisse de bricoles diverses, trois petites cassettes étiquetées

"*Marchadier - confidences*". J'avais oublié cette histoire pendant presque dix ans et me voilà soudain en train de la transcrire !

Ce qui suit est donc la répétition fidèle, et qui respecte notre accord, de ce que Jacques m'a confié : c'est lui qui parle, écoutons Marchadier...

La petite enfance et l'école maternelle

Juste après ma naissance, Maman sombra dans une grave dépression puerpérale. Je n'en ai su que peu de détails car nous en parlions très rarement, et je comprenais qu'il n'aurait pas été élégant de questionner, tant je craignais que mes interrogations ravivent le traumatisme que je sentais encore tellement présent. J'ai juste appris, au détour d'une conversation d'adultes, que Maman fut hospitalisée et, qu'un temps, elle accueillait les visites de mon père par un "*Bonjour Monsieur*" qui devait le déchirer. J'ai appris aussi que la situation s'est prolongée et que ce fut la raison pour laquelle j'ai commencé ma vie chez mes grands-parents. Ce fut aussi la raison pour laquelle l'amour que je leur portais était si fort.

Mon père était instituteur, ma mère était institutrice, mon grand-père était instituteur, ma grand-mère était institutrice, mon arrière-grand-père était instituteur, mes oncles étaient enseignants, mon grand-oncle avait "*fait*" normale Sup... Je suis sorti d'une sorte de chaudron scolaire qui ne m'a pourtant pas contaminé, surtout pas quant à la naissance d'une vocation que je n'ai jamais eue.

Je commençais donc mon séjour sur cette Terre chez mes grands-parents, à l'école de Jouillac. Cette première année a dû me plaire car, une fois Maman guérie, et alors que j'avais retrouvé mes parents, mes rhumes et bronchites à répétition incitaient le médecin de famille à penser que le climat de Jouillac me manquait, la preuve étant que la maladie cessait dès que j'étais là-bas, comme par enchantement. Alors mes parents appelaient les leurs à la rescousse et mon bonheur était

immense quand j'apprenais que mes grands-parents venaient me chercher et que nous allions partir ensemble vers Jouillac avec la Traction qui filait à 100 à l'heure. Debout à l'arrière, les coudes appuyés sur les fauteuils de devant, je bavardais et la guérison de la maladie diplomatique s'opérait déjà !

Bref, puisque ces séjours en Corrèze avaient parfois lieu en pleine période scolaire, ils furent aussi mes premiers contacts avec l'école : ma grand-mère me gardait dans sa classe, un endroit chaud, cette odeur particulière que nous connaissons tous, un endroit sécurisant où j'étais l'objet de toutes les attentions de la part de la maîtresse et de ses élèves souriants. On m'y confiait de menus travaux comme la distribution des crayons, pour ce qu'il m'en souvient. Il m'arrivait de me trouver dans la classe d'à côté, séparée par un long couloir garni de porte-manteaux sur une des cloisons, et flanqué d'un très long lavabo avec plein de robinets, sur l'autre. Il fallait se laver les mains à chaque entrée en classe. La classe d'à côté, c'était celle de mon grand-père, c'était la classe des grands qui m'impressionnaient et que je regardais en levant la tête ! L'ambiance y était studieuse, le maître était obéi au doigt et à l'œil, respecté. Les élèves ne souffraient pas de cette autorité qui était acceptée parce que juste. Les injonctions du maître ne supportaient pas la contestation, les élèves exécutaient. Leur rapport au maître était pourtant naturel et détendu, ils s'adressaient volontiers à lui, il y avait là un véritable échange, ils ne le craignaient pas, non. Ils le respectaient : ce n'est tout de même pas la même chose ! Inconsciemment et, même si je n'étais pas en mesure d'analyser la chose, je prends cela comme ma toute première leçon de pédagogie. Je percevais parfaitement le bien-fondé de cette autorité aussi incontestable que bienveillante et qui pose les bornes du cadre sécurisant dans lequel l'élève peut évoluer. Il est en sécurité, il est bien dans sa peau, il est pacifié, il sait que l'on s'occupe de lui, il sait qu'il est la seule préoccupation du maître, il sait que cela sera toujours comme ça tant qu'il respectera les limites fixées par le maître. Il sait aussi qu'en contrepartie, outrepasser les limites serait sanctionné *a minima* par un

changement d'attitude de ce même maître. Alors, par la suite, j'ai toujours essayé de créer cette ambiance dans les classes dont j'ai eu la charge. Mais ce n'est pas toujours facile. J'y reviendrai.

Pour en finir avec la classe du Pépé, et pour l'anecdote, sache qu'il fumait la "Gauloise" en classe, et que Diane, la chienne de chasse, roupillait du sommeil du juste sous son bureau... Impensable de nos jours !

Comme tu le vois, ce premier contact idyllique avec l'école aurait pu me donner la vocation. Mais non.

Je grandissais et il a bien fallu que j'aie véritablement à l'école, une école d'étrangers à la famille, l'école maternelle près de chez nous. J'en ai gardé peu de souvenirs, juste un sentiment de malaise qui me rappelle combien j'avais cet établissement en horreur et combien je rechignais à y aller. Combien de fois ai-je du pleurer de désespoir après que ma mère m'eut confié à cette maîtresse détestée ? Le souvenir est flou, les détails qui m'importunaient se sont évaporés, sauf ce carré de plâtre peint en jaune et vernissé représentant un ours dans la forêt et portant au dos une petite ficelle pour que l'on puisse l'accrocher au mur. Je m'en souviens de cette œuvre ! Je me souviens de la forfaiture qui présida à sa remise lors de fête de fin d'année : la maîtresse donna l'objet à mes parents en disant que je m'étais bien appliqué pour le moulage et autant pour la peinture ! Une colère sourde m'envahit alors, j'ai sans doute pleuré car j'étais très émotif, et lorsque nous fûmes de retour à la maison j'expliquais que je n'avais jamais, au grand jamais, confectionné ce truc. Ils m'ont consolé. M'ont-ils cru ? Ont-ils, au contraire, trouvé dans mon attitude une sorte de vengeance envers cette maîtresse pour laquelle ils n'ignoraient pas mon aversion ? Toujours est-il que presque soixante ans après j'en veux toujours à cette pauvre dame pour ce mensonge. Ce n'est pas bien, je te l'accorde.

Ce fut pourtant ma seconde leçon de pédagogie, encore inconsciemment reçue en tant que telle, mais une leçon aussi simple

que fondamentale : un maître n'a sa place devant des élèves que s'il les respecte et si les élèves savent qu'ils sont respectés. Il me semble que les enseignants qui n'appliquent pas ce principe devraient changer de métier.

L'école primaire

Plus tard, j'étais très à l'aise à l'école primaire. CP, CE1 et CE2 à l'école Buffon, puis CM1 dans la classe de mon père, sur l'autre rive du fleuve, et enfin CM2 dans une classe provisoire dressée sur le boulevard, pas très loin de la maison. Période heureuse avec les copains. Nous allions à l'école à pied ou à vélo, nous nous regroupions pour faire le trajet ensemble. Ce trajet, durant lequel nous faisions les quatre cents coups, était une véritable partie de plaisir. Les quatre cents coups en question n'étaient pas plus méchants que quelques tirages de sonnette ou quelques cavalcades vélocipédiques sur les trottoirs. Sauf le jour où, revenant de l'école et après avoir traversé le Pont Vieux, nous roulions à vélo sur le muret du port, juste parce que c'est rigolo et parce que l'on pourrait tomber dans l'eau. Ce jour-là, Denis Jugé, bon camarade mais cycliste pataud, refusait comme d'habitude de nous suivre sur cette fine bordure. Gouillard, l'intrépide Gouillard, avait beau lui dire qu'il devait essayer, que c'était facile et qu'il suffisait de regarder loin devant soi, Jugé ne voulait pas se lancer, il avait peur. Gouillard redoubla d'arguments, d'encouragements, mais aussi de considérations désobligeantes sur un trouillard, une poule mouillée, un dégonflé, quoi ! Alors ce qui devait arriver arriva : piqué au vif Jugé prit un élan aussi vigoureux que tremblant, le vélo passa une pierre, deux, puis trois, oscilla de droite et de gauche et finit par piquer brusquement dans le fleuve ! Fort heureusement l'endroit était peu profond. Alors la troupe, après s'être assurée que le malheureux avait pied, se dispersa comme une volée de moineaux ! Quelle rigolade ! Quelle méchanceté aussi ! Le pire, c'est qu'à cette époque il y avait là une tannerie qui vomissait de temps à autre un jus nauséabond et coloré qui transformait l'eau en une mixture aussi rouge que

repoussante et qui persistait pendant plusieurs jours. La vase dans laquelle était tombé l'infortuné puait, c'était une infection qui a obligé Madame Jugé à laver et relaver son fils, "*je n'arrive pas à le débarrasser de cette odeur*", disait-elle. Quant à nous, nous n'avons pas échappé à l'engueulade du siècle !

De l'école primaire telle que je l'ai vécue, je n'ai pas grand-chose à dire sinon que je préférerais les vacances ! D'ailleurs je n'ai jamais aimé aller à l'école parce que je suis fainéant de nature, fainéant ou plutôt détestant la contrainte. Or, à l'école, il fallait exécuter, toujours exécuter, ce qui convenait à la plupart des copains, mais pas à moi qui ai toujours préféré faire ce que je veux, faire ce qui me passe par la tête. Je dois pourtant mettre au crédit de l'école, et de mes parents d'ailleurs, le fait de m'avoir "amélioré", d'avoir réussi à me faire enfin comprendre que vivre en société impose des contraintes. Il n'empêche, j'ai toujours rechigné, faisant quand même le nécessaire pour être bien classé, ce qui faisait plaisir à mes parents. Et leur faire plaisir me plaisait bien.

En regardant l'école primaire de ces années 50, non plus avec mes yeux d'enfant qui n'ont retenu que les joyeux moments de rigolade avec les copains, mais avec le recul et un peu de la sagesse inévitablement acquise avec l'âge, je trouve à cette école plus de qualités que de défauts. Elle avait comme qualité première la ferme volonté d'instruire en respectant scrupuleusement les programmes. Elle avait encore comme qualité d'être respectée des élèves et des parents. Elle était perçue comme le seul espoir d'ascension sociale. Elle était l'outil du redressement de la France et tout le monde adhérait à cette idée, raison pour laquelle elle ne connaissait pas les difficultés, sociétales certainement, de l'école actuelle. Si les méthodes extrêmement directives accompagnées d'une discipline de fer qui étaient utilisées alors nous semblent obsolètes, elles permettaient pourtant aux maîtres les plus mauvais de tenir leur classe et d'arriver quand même à d'intéressants résultats. Les autres n'avaient pas besoin d'utiliser quelque arsenal de brimades ou de châtiments que ce soit, ceux-là

savaient instaurer dans leur classe le climat serein de respect mutuel que j'ai déjà évoqué. Je me demande d'ailleurs si cette compétence leur fut acquise par la formation initiale ou s'ils l'avaient en eux, depuis toujours, comme ça. Depuis nos chercheurs et enseignants ont essayé de mettre en mots, de mettre en méthodes, des façons de faire moins coercitives mais il se heurtent à bien des obstacles que sont l'évolution de la société qui change en se fracturant, la surprotection de l'enfant et la formation initiale des maîtres dont le concours n'ose pas exclure les candidats insuffisamment cultivés ainsi que ceux qui n'ont pas le "feeling" nécessaire. J'aurai l'occasion d'y revenir lorsque j'évoquerai ma période de formateur. Juste un mot avant de poursuivre pour dire que le bac de l'instituteur des années cinquante était parfaitement adapté, en termes de connaissances et de culture, à sa mission et à son époque, alors que les licences et masters de tous ordres, exigés maintenant, ne sont pas tous garants de ce que leurs titulaires possèdent les connaissances nécessaires à l'exercice du métier. (à l'exception, peut-être des licences scientifiques, je m'en expliquerai plus loin.)

Avant de quitter le sujet de l'école élémentaire, il me revient une réflexion qu'enfant je m'étais faite en observant Monsieur Cormier. Monsieur Cormier était le cantonnier qui balayait les classes et la cour et qui, l'hiver, armé de son seau à charbon, alimentait les poêles des classes. Il passait plusieurs fois dans la journée. L'été nous ne voyions que lui alors que l'hiver, en raison de la corvée de chauffage qui lui prenait du temps, il était secondé par une autre personne, que nous nommions « le père Perpoil ». Était-ce son nom ? Était-ce un sobriquet, je ne l'ai jamais su. Nous n'aimions pas Perpoil et il me faut reconnaître qu'en gamins insolent et prétentieux, nous le méprisions. Quant à Monsieur Cormier que nous tutoyions en conservant toutefois le « Monsieur », nous l'aimions beaucoup. Il était gentil, jamais agressif, nous disait bonjour ou nous rendait le nôtre. A la récréation nous

discussions souvent avec lui, comme ça, de tout et de rien et, tu ne vas pas me croire, nous lui demandions parfois de chanter :

- *Monsieur Cormier, chante-nous une chanson. Chante-nous le temps des cerises !*
- *Non, les enfants je n'ai pas que ça à faire !*
- *Si, si, le temps des cerises !*

Quand il refusait nous n'insistions pas, mais quand il acceptait et qu'il entonnait « le temps des cerises » c'était un enchantement ! C'est étonnant, non ? Tu imaginerais plutôt la bande de gamins se moquer ? Mais non, nous écoutions, ravis.

Cormier et Perpoil, deux cantonniers avec le même statut, un que nous méprisions et l'autre que nous respections et aimions. Le gamin que j'étais se disait déjà, comme les copains sans doute, que le métier ne fait rien, ni à l'affaire de la sympathie, ni à l'affaire du respect.

Le lycée militaire

A l'école primaire j'étais un excellent élève. Le lycée militaire de la ville était réservé aux enfants de militaires, aux pupilles de la Nation ainsi qu'aux enfants des fonctionnaires de la ville, dont les enseignants. Alors mes parents m'ont inscrit au concours d'entrée de ladite école, école qui était à cette époque un lycée d'exception avec notamment d'excellents résultats aux concours des grandes écoles Polytechnique et Centrale Paris, ainsi qu'aux concours des écoles militaires de l'Air, de la Marine et de l'Armée de Terre. Je me suis appliqué et, comme mes trois meilleurs copains, j'ai intégré ce lycée en classe de 6ème en septembre 1959.

Je le regrette ! J'aurais dû saborder ce concours car je n'ai pas du tout aimé ce lieu dans lequel je suis pourtant resté jusqu'au bac. Bien sûr nous avions des enseignants triés sur le volet, agrégés pour la plupart, « *très compétents* » comme disaient nos parents. Compétents c'est vrai, encore qu'à la réflexion je pense que l'excellence de la boîte était

essentiellement obtenue par l'immédiate exclusion de tout élève n'ayant pas obtenu pas la moyenne de 10/20 en fin d'année, exclusion suivie en remplacement par l'intégration d'un nouvel élève, recruté sur concours. Le système fonctionnait tout au long des années de lycée, de la sixième aux classes préparatoires. Finalement, l'effectif des « prépa » avait été tellement écrémé que les succès aux concours des grandes écoles allaient de soi.

Il y avait donc cette impitoyable sélection qui nous poussait, souvent malgré nous, à nous investir pour obtenir au moins ce fameux 10/20 et, de peur de ne pas y arriver, nous travaillions et obtenions souvent beaucoup plus. Mais ce qui nous pesait vraiment c'était l'encadrement militaire, aussi incroyable que déplorable. En effet, tout ce qui ne se passait pas en classe était orchestré par des sous-officiers qui avaient "fait" l'Indochine ou qui revenaient d'Algérie, ou encore qui avaient connu ces deux campagnes militaires. L'erreur du Ministère des Armées de l'époque avait été de ne pas prêter suffisamment attention au recrutement de ces sous-officiers. Il me semble en effet que, lorsque l'on recrute à des fins d'éducation, l'on doit se préoccuper des qualités humaines des candidats. Toujours est-il que nous pensions que sous ces képis et ces bérets nichait un insondable désert. Mais nous ne le pensions pas tous car ils avaient réussi à fanatiser quelques camarades qui se disaient "*fana choc*", admiratifs des "*cyrards*" de la "*Corniche*", c'est-à-dire des élèves préparant Saint Cyr. Il ne nous échappait pas que les motifs de cette admiration n'étaient pas toujours liés à la défense et à l'honneur de la France mais plutôt aux bêtises que ces fameux sous-officiers réussissaient à leur fourrer dans le crâne. Ces "sous-off" ne se cachaient pas de soutenir l'OAS, ils se vantaient d'avoir tué ou torturé du "*niacoué*" ou du "*bougnoule*" avec des détails sordides. C'était insupportable même si, tout gamins que nous étions, nous ne savions pas bien à quoi cela rimait, comme par exemple, « *la gégène* ». De plus ils nous répétaient, copiant là leurs supérieurs qui nous haranguaient lors de la prise d'armes du dimanche matin, que nous étions "*l'élite de la nation*" pour, dans les minutes qui suivaient,